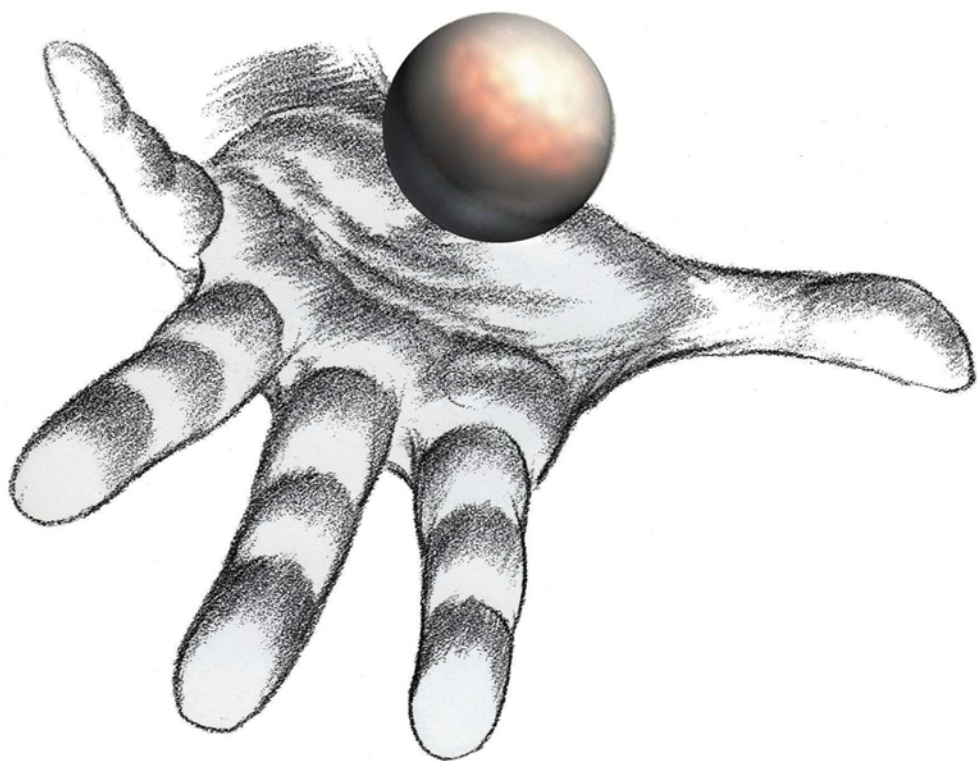


Fabien Chaubard

Les Gardiens du Temps



Fabien Chaubard

Les Gardiens du Temps

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3351-0

Dépôt légal : Septembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Ce soir-là, comme d'habitude, je me rendais tranquillement à mon travail.

Je regardais la route, roulant nonchalamment, la main légère sur le volant, perdu dans quelques songes fantastiques où se mêlaient super-héros et créatures de l'ombre...

Sommaire

Chapitre 1 – L’explosion atomique	9
Chapitre 2 – Comme dans un rêve	13
Chapitre 3 – La gendarmerie	31
Chapitre 4 – L’hôpital	35
Chapitre 5 – La fuite.....	45
Chapitre 6 – Les Gardiens	49
Chapitre 7 – Le passage.....	65
Chapitre 8 – L’élévation.....	71
Chapitre 9 – La planète Samar	89
Chapitre 10 – L’auberge.....	95
Chapitre 11 – Planète Damas	105
Chapitre 12 – La grotte.....	113

Chapitre 13 – La connaissance des Anciens.....	121
Chapitre 14 – Paris.....	139
Chapitre 15 – Le sacre	151
Chapitre 16 – Retour à Paris.....	159
Chapitre 17 – Trahison	169
Chapitre 18 – Le précipice.....	173
Chapitre 19 – Les Arakians	177
Chapitre 20 – La cité des Dômes.....	193
Chapitre 21 – Le vaisseau.....	203
Chapitre 22 – Les Anciens.....	221
Chapitre 23 – L’attaque	227
Chapitre 24 – La planète Tabos	231
Chapitre 25 – Le réveil	245

Chapitre premier

L'explosion atomique

Ce soir-là, le temps était particulièrement doux et le soleil rougeoyant renvoyait sa chaleureuse lumière sur les collines environnantes.

C'était magnifique de voir toutes ces couleurs se mélanger les unes avec les autres. Elles glissaient et pénétraient subtilement les nuages. On aurait presque dit un paysage fantastique, une vallée magique.

À cette époque, je travaillais dans une petite usine au nord de Sens, et j'avoue que je n'avais pas très envie d'y aller.

La fenêtre ouverte, je sentais cette douce chaleur d'été se mêler au parfum des fleurs sauvages, qui enivrant mes narines, me rendait l'humeur *flânante*.

Me sortant de mes songes, une sonnerie de téléphone se mit à retentir.

Bien évidemment, mon portable était tout au fond de ma poche et, en le sortant, je le fis malencontreusement tomber sur le sol de la voiture.

Le téléphone continuait à sonner...

Un bref regard oblique dans mon rétroviseur et, d'un coup de volant bien calculé, je me mis sur le bas-côté de la route.

Qui pouvait bien m'appeler à cette heure-ci ?

Je m'étais à peine penché pour le ramasser qu'un vif éclair de lumière m'enveloppa. C'était si puissant que j'en fus presque aveuglé. Surpris, je relevais la tête en me protégeant du mieux que je pouvais avec mon avant-bras. Mais la lumière en était si éclatante que je dus fermer les yeux...

Au bout de quelques secondes interminables, je découvris au travers de mon pare-brise une immense boule de lumière qui crevait les hautes couches atmosphériques en embrasant tout le ciel...

J'étais pétrifié, je ne savais plus comment réagir. Je ne pouvais pas croire ce que je voyais, cette explosion atomique ne pouvait pas être réelle. Et pourtant...

Reprenant brutalement mes esprits, je tournai la tête en arrière pour faire demi-tour. Mais je découvris que les conducteurs des autres véhicules s'étaient eux aussi arrêtés, complètement abasourdis par cette vision d'horreur.

Pris de panique, j'écrasai l'accélérateur de toutes mes forces, mes pneus se mirent à hurler dans une épaisse fumée blanche. Je devais fuir coûte que coûte...

Les gens autour de moi, dans une sorte de torpeur hypnotique, étaient sortis de leurs véhicules et montraient du doigt le ciel embrasé. D'autres à genoux priaient en pleurant, le regard fixe dans la direction de l'apocalypse qui se déroulait devant eux.

Le ciel rouge comme le sang dans un grondement titanesque embrasait maintenant toutes les collines. Les arbres comme pulvérisés par ce vent brûlant se désintégraient littéralement sur son passage.

Les collines, soufflées comme de vulgaires châteaux de cartes, s'effaçaient les unes après les autres, et moi toujours cramponné à mon volant, je hurlais ma peur et mon désespoir, tel un dément poursuivi par ce cauchemar.

En un clin d'œil, je sentis la voiture s'arracher du sol dans un hurlement de métal...

Puis, ce fut le noir.

C'est là que tout a commencé, juste après avoir perdu connaissance.

Chapitre 2

Comme dans un rêve

Je me suis réveillé sur le bas-côté de la route en hurlant...

Le soleil était tout à coup haut dans le ciel et la chaleur écrasante dans l'habacle en était étouffante...

Les mains crispées autour de mon volant, les yeux exorbités, je restais là, stoïque...

Je ne comprenais pas... J'observais du regard les alentours... Mais je ne comprenais pas !

Aucune ne trace autour de moi d'une quelconque explosion. Rien n'avait bougé, comme si tout cela n'avait été qu'un rêve, le mélodieux gazouillis des oiseaux qui résonnait dans la verte campagne avait remplacé le terrible chaos...

Complètement déboussolé par cette apparition champêtre, j'en déduisis très rapidement que j'avais dû avoir un malaise et imaginer toute cette histoire... Oui, cela ne pouvait être que cela, et pourtant autour de moi je ne reconnaissais rien... Je ne comprenais pas, je ne comprenais rien, il faisait chaud et j'avais mal à la tête.

Sans autre explication, le teint blafard, je tournai la clef dans le contact. La voiture dans un vrombissement nerveux me propulsa sur la route. Cette histoire me préoccupait.

Mais, très vite, je découvris que les choses avaient changé...

Tout d'abord en regardant les autres véhicules. Des voitures de collection, apparemment une sorte de défilé de collectionneurs qui circulaient devant moi depuis plusieurs minutes... Sur le coup, je me suis dit que cela devait être sûrement normal, mais il y avait autre chose...

Il n'y avait plus de feux tricolores et les gens étaient habillés à l'ancienne mode. Ils paraissaient faire partie d'un immense carnaval. Au début, j'avoue que j'eus un léger sourire, mais...

Les arbres, les maisons, tout avait changé. Tout était vieux et pourtant tellement neuf ! Je ne comprenais plus rien. C'était à devenir fou.

Passant les vitesses avec brutalité, je traversai ses villages qui autrefois n'avaient eu aucun secret pour moi. Mais arrivé à l'entrée de ma ville, celle que je connaissais par cœur, je posai le pied sur la pédale du frein...

La voiture s'immobilisa, le lotissement neuf avait disparu et à sa place résidait un immense champ de blé... Comment cela se pouvait-il ?

Et même, sur ma droite, un bâtiment sorti de nulle part, aussi ancien que la vieille ville, trônait comme s'il avait toujours été là.

À coup sûr j'avais dû me tromper quelque part, pourtant le panneau indiquait bien ma ville...

En remontant vers les promenades, les choses se compliquèrent et très vite, sans m'en rendre compte, je me perdis...

Les rues n'étaient plus les mêmes et, par endroits, il n'y avait même plus de goudron ! Le pavé l'avait remplacé...

Des gens d'un autre âge me regardaient passer, le regard hagard, comme s'ils n'avaient jamais vu de leur vie une voiture comme la mienne...

Au bout de quelques minutes à tourner en rond, énervé, chahuté constamment par les pavés, je découvris ce qui aurait dû être mon quartier...

Là, devant mes yeux médusés, la route s'arrêtait brutalement sur un champ. Un champ vide, des herbes folles... Tout ce que je connaissais avait disparu... Les maisons, les gens, mes amis...

Je suis resté là, assis dans ma voiture. Je ne comprenais plus rien – ou plutôt si, je commençais à comprendre ce qui m'était arrivé. Mais je ne voulais pas y croire, alors, j'ai ouvert la portière et je suis descendu. Je voulais parler, j'en avais besoin, pour me rassurer. Pour savoir si je ne rêvais pas et pour trouver une issue à ce cauchemar.

Dans ma tête, tout se bousculait. Je voyais ma femme, l'explosion atomique... J'aperçus au loin une vieille femme qui marchait lentement vers moi. Je m'approchai doucement d'elle et lui demandai :

« Bonjour Madame, pardonnez-moi ; nous sommes toujours à Joigny, ici ?

Celle-ci me regarda avec un petit air d'incompréhension, puis elle me dit en souriant :

– Oui, Monsieur, nous sommes à Joigny, chemin des Cataires. »

Chemin des Cataires ? Je ne connaissais pas ce chemin. Normalement, cela aurait dû être rue Alphonse Babillar ? Mais, en quelle année étions-nous ?

La vieille femme, en voyant l'expression de mon visage, changea d'attitude :

« Vous êtes perdu ? Vous êtes tout bizarre et tout pâle, mon bon monsieur, vous cherchez quelqu'un ? »

Je restais là devant elle, sans comprendre, complètement hébété. Je n'osais pas lui demander en quelle année nous étions « normale... »

Puis, ravalant ma salive, je me lançai :

« Je peux vous demander en quelle année nous sommes, Madame ?

La vieille femme fronça les sourcils et, me prenant probablement pour un fou, me tourna résolument le dos.

Pourtant, en s'éloignant, elle me cria :

– En 62, nous sommes le 25 août 1962... »

En 1962 ? Mais alors, j'avais fait un bond de quarante-cinq ans en arrière ! Quarante-cinq ans ! Je ne voulais pas y croire, je ne pouvais pas y croire.

Pris soudainement de panique, je réalisai que j'avais besoin d'aide ! Mais, qui pouvait m'aider ? J'étais désormais seul au monde... Ma vie, mon travail, mes enfants n'existaient pas encore !

Je remontai lentement en direction de la voiture, je devais trouver une solution, il y avait bien mes parents, mais, à l'époque, je n'avais que deux ans...

Et pourquoi pas ? Cette supposition me réchauffait le cœur, je n'étais peut-être plus seul. J'allais pouvoir me poser et réfléchir...

Sur cette pensée, je remontai dans ma voiture et mis la clef de contact.

Je me posais beaucoup de questions, mais je devais rester positif. Cela allait me faire drôle de revoir la maison dans laquelle j'avais grandi ! Cela faisait tellement longtemps que j'avais quitté Monéteau, cette petite ville près d'Auxerre... Mes parents habitaient alors dans une petite maison que mon père avait retapée. Allaient-ils me croire ? Comment leur expliquer toute cette histoire sans qu'ils me prennent pour un dément ?

J'étais si mal au fond de moi qu'inconsciemment je levai les yeux vers le ciel et invoquai le Seigneur.

Des larmes se mirent à couler le long de mes joues en petites gouttes chaudes sans que j'en sois réellement conscient.

Les maisons ne ressemblaient en rien aux souvenirs inscrits dans ma mémoire, en fait, je roulais sans trop regarder autour de moi, comme si en ignorant la réalité, tout pouvait peut-être reprendre sa place... Mais au bout de quelques minutes, bizarrement, je fus envahi par un étrange sentiment, peut-être le fait de revoir mon père et de retourner vers mon enfance, vers mes meilleures années.

Je roulais toujours sans trop « regarder » autour de moi, sans trop chercher, lorsque, brusquement, au coin d'une rue, les choses devinrent plus familières. L'école primaire était là. C'était comme si c'était hier...

Sortant de nulle part, je vis apparaître au coin de l'impasse, la vieille maison de Pilou, avec ses lierres qui, dégoulinant sur la grille de la mère Grossard, me

rappelaient tous ces éclats de rire qui m'avaient vu grandir.

C'était un étrange sentiment de revoir tous ses lieux.

Les yeux grands ouverts, je sentais l'univers qui évoluait autour de moi, comme s'il m'appartenait, comme si tout cet endroit était à moi, sensation enivrante, ravissant ma mémoire...

Je poussai la visite plus loin.

Arrivé devant la maison de mes parents, je fus assailli par mille et une questions. « Que faire ? » Je ne savais pas vraiment ce qui allait se passer et je me doutais que mes parents ne comprendraient pas tout de suite qui j'étais...

Et puis, il y avait la voiture.

Étrange sentiment. Là, sûrement à l'intérieur, se trouvaient ma chère petite maman et puis aussi mon père, qui, à cette époque, devait être encore vivant.

Assailli par ces sentiments, je me sentais tout à coup comme « interdit », comme si ce monde-là, brutalement, n'était plus pour moi.

Contraint, sans trop savoir pourquoi, je suis remonté lentement vers le haut du lotissement, jusqu'à la lisière de la forêt. Là, j'ai coupé le moteur. Je me disais qu'il valait mieux attendre le soir, cela me paraissait plus sage et puis j'avais besoin de me reposer.

Le bruit du silence de la voiture résonnait en moi comme des « milliers de sensations appartenant au passé s'entrechoquant les unes avec les autres. »

J'avais chaud, et vu la hauteur du soleil au travers des arbres, il devait être au moins trois heures de l'après-midi...

Je jetais un œil sur ma montre : deux heures du matin ? Après un rapide calcul j'en déduisis qu'il devait y avoir environ six heures de décalage horaire. Je comprenais maintenant pourquoi j'étais fatigué.

Las, je me suis étendu sur mon siège à l'ombre de cette forêt où j'avais tant joué. Mais les choses étaient si confuses dans mon esprit torturé que j'eus beaucoup de mal à m'endormir...

Vers la tombée de la nuit, malmené par de violents cauchemars, j'ouvris les yeux, j'étais en sueur. Il faisait encore très chaud.

Prenant mon courage à deux mains, d'un quart de tour de clef, je démarrai la voiture et, lentement, me dirigeai vers notre maison.

J'ai dû faire au moins deux fois le tour du quartier avant de m'arrêter doucement devant la porte.

Il n'y avait personne dans la rue.

« Allez, David, courage ! » me dis-je en moi-même pour me motiver. Machinalement, je frappai à la porte d'entrée. Ce fut ma mère qui m'ouvrit...

« Oui, oui, j'arrive... » dit-elle.

Mon cœur battait si vite que le sang me montait à la tête.

La porte s'ouvrit et je restai bouche bée : là, devant moi, se trouvait ma chère maman. Cela faisait si longtemps que je ne l'avais pas vue que mon cœur se mit à accélérer !

« Heu, je ne sais pas comment, heu, je voudrais vous parler... »

Ma mère me regarda en fronçant les sourcils. Je me ressaisis.

– Pardonnez-moi, mais je dois vous parler, m’entretenir avec vous de quelque chose d’important et de grave.

– De grave ? Que s’est-il passé ? Entrez, entrez, Monsieur. »

En un instant, je reconnus l’odeur de la maison, sa substance même. Des souvenirs se projetèrent en moi comme des vagues déferlantes.

Cela sentait l’encens mêlé au parfum de la cire d’abeilles. Je restais là, devant la porte d’entrée, comme bloqué par un invisible mur.

« Entrez, je vous en prie », insista ma mère.

Le couloir n’avait pas changé, tous ces objets, ces souvenirs, la porte donnant sur la cuisine et le vieil escalier. Il y avait même ce vieux vase que j’avais cassé d’un coup de colère il y a fort longtemps.

La maison était si belle, un peu comme une complice, elle s’ouvrait à moi.

Dans l’angle du couloir qui donnait sur la cuisine, je vis mon père, assis sur un vieux tabouret, le regard absent. Ma mère m’indiqua la pièce de la main...

« Monsieur a un message important à nous communiquer, une nouvelle assez grave, dit-elle en regardant mon père.

Puis, avec son fameux sourire énigmatique :

– Asseyez-vous, je vous en prie. »

Mal rasé, les cheveux hirsutes, mon père se leva timidement pour me saluer. Maman m’avait toujours dit que mon père avait été quelqu’un de très bien éduqué. Il me tendit la main, je fis de même...

Puis, sûrement fatigué par sa journée, il se rassit sur son vieux tabouret, les deux mains frottant le bois

de la table comme on caresse une bête de somme. Mon père releva la tête vers moi, les yeux pleins de questions. Un regard que je n'oublierai jamais.

« Alors, me dit-il, qu'y a-t-il de si grave ?

J'avais tellement envie de le prendre dans mes bras, lui que j'avais si peu connu, que, ravalant ma salive, j'ouvris la bouche et balbutiai :

– Je ne sais pas par où commencer, ni comment vous expliquer... Je sais très bien que vous allez me prendre pour un fou, un dérangé, mais je vous en prie, écoutez-moi : je m'appelle David, David Frassard, et... je suis votre fils.

Le visage de mon père se « figea », puis, après quelques secondes de silence, il se mit à rire bruyamment.

– Je crois que vous vous êtes trompés de porte, Monsieur, dit-il, toujours en riant...

Voyant que les choses commençaient à m'échapper :

– Oui, mais c'est pourtant vrai ! Je suis né le 12 juin 1960 à Sens, à 12 h 30. J'ai aussi une petite sœur, Julie, qui naîtra le 14 septembre 1967 à Auxerre. Ma chambre est la pièce bleue qui se trouve en haut de l'escalier.

Le visage décomposé, mon père releva la tête. Il me dévisageait, fouillant mon âme du regard. C'est alors que je sortis mon téléphone portable de ma poche. Cela pouvait lui prouver que je venais du futur.

– Tenez, j'ai des preuves.

Et le sortant de ma poche, je relevai la tête en direction de ma mère : son regard surpris en disait long.

– Voilà, dedans, j'ai stocké toute une série de photos et, bien évidemment, il y a notre famille ! »

Mon père était un de ces grands fans de films de science-fiction qui passaient à l'époque au cinéma et je savais qu'il ne serait pas insensible à cette technologie. Je vis son regard s'allumer quand j'ouvris mon portable...

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il, intrigué.

– C'est un mobile, un téléphone portable. »

Et j'entrepris de lui expliquer comment ça marchait. À l'intérieur du téléphone, j'avais bien évidemment des photographies de lui et de maman, qui, très intriguée, se pencha pour mieux voir.

Relevant la tête, mon père me dévisagea une nouvelle fois du regard, il cherchait l'erreur, il ne comprenait pas. Puis, calmement, il se leva en faisant grincer sur le sol son vieux tabouret, et, d'un ton grave, me demanda : « Tu as faim ? »

Ma mère n'avait pas bougé, elle restait là, me fixant du regard. Puis, m'invitant à me rapprocher de la table, elle posa une assiette en silence devant moi.

Ils ne parlaient plus. Ils me regardaient. Devant ce vide, une larme se mit à couler. J'étais mal d'être là et je ne savais comment leur expliquer.

« Je ne sais pas quoi faire...

Mon père tourna la tête vers moi en souriant :

– Écoutez, si vous êtes réellement mon fils, comme vous le prétendez, vous devriez savoir énormément de choses à mon sujet ? – Alors, dites-m'en plus...

– En fait, je ne t'ai pas beaucoup connu, papa... »

Mon père était mort assez jeune, dans un accident de voiture, et je ne trouvais plus mes mots. Je

détournai le regard. La cuisine n'avait pas changé... Toujours cette vieille table en merisier... Étrangement, il n'y avait pas de téléviseur dans le coin du mur. À sa place, il y avait une radio.

« Si vous êtes bien mon fils, vous devez tout me dire ! me dit mon père en me regardant fixement.

Je le regardai avec tristesse.

– Tu ne le sais peut-être pas encore, mais...

– Mais quoi ?

– Tu es mort en 1968, dans un accident de voiture, c'est maman qui nous a élevés. Maman me parlait souvent de toi, tu sais. De qui tu étais... »

Alors, ma mère, doucement, s'approcha de moi et plongea son regard dans le mien.

« Si tu es mon fils, alors ne dis plus rien. Plus un mot sur notre avenir. Ton père et moi ne désirons rien savoir de notre futur, surtout en ce qui concerne la famille.

Mon père, étonné, se leva subitement de son tabouret :

« Parle pour toi, ma chérie, mais ça m'intéresse un peu de savoir quand je vais avoir cet accident, surtout si je peux l'éviter !

Ma mère fit la grimace, puis se rapprocha de moi en souriant :

– Mon petit David... Je te reconnais, tu sais ! – Tes yeux bleus, cette couleur de cheveux qui te vient de ta grand-mère, ce nez et ce front que ton père ne pourrait pas renier... tu sais que tu es couché là-haut dans ta chambre et que tu n'as que deux ans ! »

Mon Dieu, j'avais oublié ce détail !

Mon père me regardait en souriant :

« Ne t'inquiète pas, d'abord, tu vas manger. Je vais te faire une bonne omelette avec des pommes de terre. Le petit qui est là-haut en raffole. Tu veux combien d'œufs ?

– Je n'ai pas très faim, j'avoue que je suis un peu perdu ; les choses se sont passées si vite...

– Refais-moi voir les photos que tu nous as montrées tout à l'heure ?

Le bruit des œufs qui crépitaient dans la poêle réanimait doucement la pièce.

– Alors comme ça, tu as une voiture fabriquée en 2007 ?

– Oui. Oh, rien d'exceptionnel, c'est une voiture tout ce qu'il y a de plus banal. Bon, elle a deux ou trois options en plus, mais rien d'extraordinaire. Elle est là, dehors. Tu veux venir la voir ?

– Oui, j'aimerais bien. »

Une fois fini de manger, mon père posa sa main sur mon épaule, tel un enfant, il voulait voir la voiture...

Mais, en sortant de la maison, quelle ne fut pas notre surprise de voir tout un attroupement autour du véhicule ! Mon père me fit comprendre d'un bref regard furtif qu'il fallait la faire disparaître le plus vite possible... Sans quoi, je risquais de m'attirer des ennuis très rapidement.

« C'est à toi, Jean-Pierre ? demanda l'un des voisins.

– Heu non, c'est à un ami... Un prototype, déclara-t-il dans un sourire déguisé.

– Pas mal, pas mal, répondit le voisin, admiratif.

– Allez, rentre-la vite, me chuchota-t-il en désignant le garage du regard. »

Par automatisme, je posai ma main sur le bouton de commande des vitres électriques qui, en remontant, firent s'exclamer la foule curieuse amassée tout autour de la voiture. Mon père fronça les sourcils et me fit signe de la main.

« Allez, dépêche-toi ! »

Une fois dans le garage et le moteur coupé, mon père me regarda fièrement. Il souriait.

« Tu es devenu un homme, mon fils. Dire que tu es en train de dormir, là-haut dans ta chambre... »

Je baissai la tête, comme accablé, et ne répondis pas.

– Allez, viens. Tu vas me raconter tout cela en détail. »

J'ai parlé toute la nuit. De tout, de l'avenir, de la suite des événements, de la guerre d'Algérie, des différents présidents, de science et même de la pollution. Pour finir, je me suis endormi dans la salle à manger, sur le « vieux canapé » flambant neuf.

Le lendemain matin, je fus réveillé en sursaut par un adorable petit garçon de deux ans.

« Bonjour, Monsieur, me dit-il avec sa petite voix de bébé.

Je me redressai, m'arc-boutant du fond de mon canapé...

Il me regardait avec de grands yeux bleus qui me paraissaient familiers...

– Bonjour, lui répondis-je doucement. Comment t'appelles-tu ? »

Je voulais qu'il dise mon prénom. Mais, en guise de réponse, il me fit un grand sourire et s'enfuit timidement dans le couloir. Peut-être pour jouer... Dommage, j'aurais aimé lui parler, le prévenir, lui expliquer... Mais il était trop petit.

Je n'avais pas tout de suite remarqué que ma mère s'était postée au coin de la porte, elle souriait, un peu complice de mon réveil.

Alors, poussé par une irrésistible curiosité, je décidai de le suivre. Apparemment, il était monté dans ma chambre. « Enfin, sa chambre. » Je montai les marches de l'escalier quatre à quatre, excité par ce retour dans mon passé.

Arrivé devant la porte, je fus retenu par une sorte de pressentiment, un peu comme une interdiction. Je ne comprenais pas bien cette sensation, peut-être ne fallait-il pas que je me rapproche trop près de moi-même ? Mais, poussé par une certaine indiscretion, j'entrebâillais tout de même doucement la porte...

Là, je découvris tout un tas de petites voitures en bois empilées les unes sur les autres, en son centre, au beau milieu de la pièce, de grands yeux bleus pas plus hauts que trois pommes me regardaient l'air surpris...

Une sonnerie de téléphone déchira tout à coup la pièce. L'enfant me regardait sans bouger, on aurait presque dit qu'il savait.

Ma mère, en bas, de l'autre côté de la cuisine, avait décroché le combiné ; c'était mon oncle Henri, qui avait l'habitude de « l'exercice téléphonique », comme disait mon père.

Et ma petite maman, bien évidemment, ne put se taire à mon sujet. Je n'entendais pas bien la conversation téléphonique, mais en tendant l'oreille,

je compris que mon père venait de reprendre la discussion.

« Oui Henri, non, elle n'est pas folle, c'est bien la vérité. Je te le dis, c'est incroyable ! Et de plus, il a une automobile du futur... »

Hum, la voiture posait problème...

Mon oncle voulait absolument me voir et mon père, lui, préférait me cacher pour le moment. Je descendis les marches, presque gêné comme si j'avais été un court instant une sorte d'animal de cirque ou quelque chose comme ça. Arrivé, en bas de l'escalier je me retrouvai nez à nez devant mon père :

« Qu'est-ce que tu faisais là-haut ? me dit-il.

– Je crois que je faisais connaissance avec moi-même, lui répondis-je d'une voix lointaine... »

Mon père sourit.

« Ton oncle a téléphoné, je pense qu'il serait judicieux de mettre la voiture à l'abri des regards, il faut la cacher.

J'étais de son avis et, sans trop y réfléchir, je lui souris.

– Eh... papa, tu veux conduire ?

Mon père me regarda avec des yeux ronds.

– Oui, j'aimerais bien, mais tu sais, j'ai l'habitude des vitesses au volant et puis je préférerais tout de même que ce soit toi... Peut-être plus tard, me dit-il en souriant. »

Nous sortîmes par le garage et d'un geste je fis résonner la condamnation électrique des portes.

Puis nous nous installâmes confortablement dans la voiture ; mon père avait les yeux qui brillaient et se

débattait avec sa ceinture, je pouvais sentir son excitation.

« Et où habite Henri ?

– Je vais te guider, on va prendre les petites routes. »

Je me rappellerais toujours cette impression étrange : la vue de ma mère, au loin, me faisant signe de la main, avec ce petit garçon cramponné à sa jupe...

Mon père jouait avec les vitres électriques malgré la climatisation...

Il ne disait rien, mais je sentais bien qu'il était fier de passer devant ces gens dans cette voiture, lui qui n'avait toujours possédé qu'une simple 2 CV.

« Tiens, là, prend la première à gauche, s'il te plaît, on va éviter le centre-ville.

Au bout de quelques pâtés de maisons, nous nous retrouvâmes sur une route de campagne bordée de grands arbres...

J'étais tendu, je posai mon doigt sur les boutons de la radio en fouillant les ondes à la recherche d'une possible station, lorsque je vis arriver sur nous un motard.

L'homme cramponné à sa machine, affublé d'un casque d'aviateur en cuir, se tenait droit comme un piquet, La moto ressemblait plus à une espèce de vélo trafiqué affublé d'un réservoir qu'à autre chose.

J'eus un léger sourire en le voyant nous dépasser. Il était si fier et concentré qu'il ne nous avait même pas remarqués.

Je crois que c'est à ce moment-là que je pris conscience que je ne reverrais plus jamais le regard de ma tendre femme ! Je savais très bien que pour

recréer le processus de retour, s'il y avait eu processus, je devais recréer l'explosion qui m'avait projeté dans le passé et, conscient de cette impasse, je tournai la tête en direction de mon père, le regard triste.

Mais il était trop loin, trop excité par cette aventure pour comprendre mon subit désarroi...

Je devais rester optimiste et aller de l'avant, c'était une nouvelle vie, une deuxième chance.

Au détour d'un bosquet, la route se remplit de voitures, l'air était moite et je conseillai à mon père de fermer sa vitre.

« C'est encore loin ?

– Non, non, on ne devrait pas tarder à arriver... »

Chapitre 3

La gendarmerie

Au bout de quelques kilomètres, se dressèrent d'autres problèmes...

La circulation s'était arrêtée et de loin je voyais très nettement le bouchon, apparemment c'était un contrôle de gendarmerie, je n'étais pas tranquille... D'un bref mouvement de la tête, je regardais en arrière pour voir si je pouvais faire demi-tour, mais déjà d'autres véhicules nous bloquaient le passage...

À cette époque, la France subissait des sursauts de violence. La guerre d'Algérie tirait à sa fin et de plus l'attentat du Petit-Clamart, désigné par ses auteurs sous le nom d'opération Charlotte Corday, visant à assassiner le président Charles de Gaulle, venait d'avorter. Le gouvernement de l'époque avait décidé de quadriller tout le secteur et recherchait activement les coupables...

Un des militaires, au loin, leva le bras pour me faire signe de m'avancer...

Je passai la vitesse avec appréhension.

Arrivé à la hauteur du militaire, j'appuyai machinalement sur la commande de la vitre électrique.

L'homme, un grand gaillard d'un mètre quatre-vingt, raide comme une planche, eut un léger geste de recul lorsqu'il vit la vitre de ma portière descendre toute seule.

La main posée sur son arme, il m'observait du coin de l'œil.

« Bonjour, me dit-il, gendarmerie nationale, veuillez me présenter les papiers du véhicule, s'il vous plaît.

Le gendarme se pencha et s'accouda sur la vitre entrouverte.

– Dites-moi, je ne connais pas cette marque de véhicule, vous avez la carte grise ? »

Je restai sans voix. Autour de nous, les gens nous observaient. Les autres gendarmes avaient cessé leurs contrôles et je les voyais arriver, l'air curieux, mitraillette en bandoulière.

Le militaire me regardait maintenant d'un œil sombre. Je ne pouvais plus bouger. Mon père me fit signe du regard et s'adressa immédiatement au gendarme :

« C'est un prototype, Monsieur, nous n'avons pas encore les papiers pour le moment.

– Ha, c'est ennuyeux, ça, veuillez descendre du véhicule, s'il vous plaît.

– Dépêche-toi, me dit-il. Viens, on descend. Deux secondes, Monsieur, lui répondit mon père. »

Puis se retournant vers moi, il ajouta à voix basse : « Ne parle pas, laisse-moi faire, j'ai une idée. »

Une fois dehors, je fis un geste de la main et la centralisation ferma toutes les portes. Le gendarme resta bouche bée...

Me coupant la parole, mon père se mit à vanter les mérites de la voiture :

« David, veux-tu ouvrir le capot pour que l'on voie le moteur, s'il te plaît ? »

Je regardai mon père, l'air surpris. Nous devions rester discrets sur le sujet, mais là, au contraire, il se mettait à parler de la voiture ! Je ne savais plus comment réagir.

« Voilà, papa... »

D'un geste, j'ouvris le capot.

Mais mon père n'eut pas le temps de lui expliquer cette merveille : l'expression du gendarme me fit soudain réaliser mon niveau de bêtise : j'avais appelé mon père « papa » alors qu'en apparence j'étais bien plus vieux que lui !

« Et vous Monsieur, vous avez vos papiers ? »

Cela se compliquait.

« Non », lui répondis-je.

L'homme me regardait sans un mot, puis posa sa main sur son arme de nouveau.

Le regard de mon père se fit plus expressif.

« Bien ! dit le gendarme, vous allez nous suivre jusqu'au poste. Je voudrais tirer cela au clair. »

Mon père ne parlait pas. Il me regardait avec un air coupable. Il avait failli. Si nous étions restés à la maison, tout se serait bien passé... C'est en pleine nuit que nous aurions dû nous déplacer, pas en pleine journée !

Je devais m'enfuir...

Je posais ma main sur son épaule et lui fis comprendre d'un regard que j'allais prendre la fuite. Il leva les yeux au ciel et me chuchota :

« Tu es fou ! Avec les choses qui se passent en ce moment, ils sont capables de te tirer dessus ! »

Mais, résolu, n'écoutant que ma peur, je me mis brusquement à courir vers le fossé qui bordait la lisière de la forêt. Grave erreur... Le gendarme s'empara immédiatement de son arme et se mit à crier :

« Halte ! Halte, ou je tire ! »

Mon père hurlait :

« Arrête-toi, arrête-toi ! »

Sans réponse de ma part, le gendarme me mit en joue et hurla une nouvelle fois dans ma direction :

« Halte ! Halte, ou je tire ! »

Mais je n'entendais rien. La peur au ventre, j'allais rejoindre la forêt.

Deux déflagrations retentirent ! J'y étais presque. J'entendis les balles siffler au-dessus de ma tête. Puis, soudain, une douleur brutale me déchira les reins. Paralysé, je m'écroulais sur le sol dans une mare de sang.

J'entendais leurs cris étouffés se rapprocher de moi. Je tournais la tête légèrement sur la gauche et découvris le gendarme qui me pointait de son arme.

« Ne bouge pas ! Fouille-le... »

Résonance absurde, et ce flot incessant d'étoiles qui s'étendait.

Je perdis connaissance.

Chapitre 4

L'hôpital

À mon réveil, complètement dans le brouillard, je pus distinguer devant moi une silhouette féminine, sûrement une infirmière. À ma gauche, il y avait aussi un homme en costume noir. Je ne voyais pas très bien. J'étais sous l'effet des anesthésiants. Vaseux, je ne pouvais distinguer que des formes, et une sorte de brouhaha résonnait dans ma tête. Cela sentait la fumée de cigarette. Puis, je ressentis une vive douleur dans le dos et pris conscience d'une voix qui me disait :

« Monsieur ? Monsieur ? Nous avons des questions à vous poser... Monsieur ? Réveillez-vous ! »

Puis, j'ai replongé...

Je me suis réveillé environ deux jours plus tard. Ce matin-là, il devait être aux environs de 7 h 30, lorsqu'un homme, le regard luisant, habillé d'un très beau complet noir, entra dans la chambre.

Il prit la chaise à côté de moi et s'y assit lourdement. Le regard fixe, avec un étrange petit sourire au coin des lèvres :

« Monsieur David Frassard, je vois que l'on est réveillé... Vous savez, j'attends ce moment depuis déjà quelques jours...

Puis, remuant nerveusement le dossier qu'il avait entre les mains :

– Comment allez-vous ce matin, Monsieur Frassard ?

– Je vais bien, lui dis-je avec une voix pâteuse, mais qui êtes-vous ?

Voyez-vous, nous avons retrouvé sur vous quelques objets qui nous intriguent beaucoup, mon cher Monsieur Frassard...

– Cela ne me dit pas qui vous êtes.

Et pour toute réponse, il sortit délicatement de son dossier une photographie en noir et blanc.

– Pouvez-vous me dire ce qu'est cet objet ?

La photographie montrait mon portable.

– C'est mon téléphone portable.

– Un téléphone ? Votre téléphone portable ?

Je le regardais en silence. Je ne savais pas comment réagir. Valait-il mieux tout lui dire ou s'enfermer dans un profond mutisme ?

J'optai pour la première solution :

– Oui, il fait aussi vidéo et j'avoue que j'ai téléchargé pas mal de jeux. Si vous voulez, je peux vous expliquer...

Il me regardait avec des yeux ronds.

– Non... J'aurais bien aimé, mais malheureusement je ne peux pas vous le montrer. – Par contre, j'aurais une question à propos de ce petit objet...

Et il sortit de sa poche ma clef USB.

– C’est ma clef, je la garde toujours sur moi ! Je m’en sers pour stocker mes musiques préférées !

J’esquissai un léger sourire, sachant très bien qu’il ne comprendrait pas mon langage.

Il était sans voix et me regardait l’air perplexe.

– Votre clef... ? Écoutez-moi, Monsieur Frassard, je crois que l’on ne se comprend pas bien tous les deux... Répondez simplement à la question... Où avez-vous eu cette technologie ?

– Du futur. Je ne peux pas vous expliquer pourquoi, ni comment je suis arrivé à votre époque, mais les choses se sont passées comme je vous le dis... »

J’allais tout simplement tout lui expliquer lorsque la porte s’ouvrit dans un léger grincement. Un deuxième homme en complet noir entra.

Derrière lui, un bref instant, j’aperçus parallèlement au couloir une autre chambre...

Là, sur son lit, était allongée une jeune femme... Mais l’homme s’empressa d’un geste vif de refermer la porte, comme s’il avait voulu m’interdire de regarder dans l’autre pièce. Il s’avança vers moi, le visage sombre, ne souriant pas.

Un dossier à la main, il sortit mes papiers d’identité ainsi que ma carte grise.

« Alors, comme ça vous venez du futur ? Voyons, Monsieur, soyons sérieux, où avez-vous eu ces documents et qui êtes-vous exactement ?

Je les regardai longuement, dans un silence presque palpable.

Ils étaient là, tels des chiens affamés. Je devais réfléchir, vite.

– Donnant, donnant : où est l'homme qui m'accompagnait et que m'est-il arrivé ? »

Les deux hommes se regardèrent et esquissèrent un léger sourire.

Après quelques petites explications, j'appris que j'avais reçu deux balles de 9 millimètres dans le dos. J'avais eu beaucoup de chance. À quelques centimètres près, j'y passais.

Les deux hommes m'apprirent ainsi qu'apparemment, le gendarme m'avait confondu avec un voleur de voitures et n'avait pas hésité à ouvrir le feu avec son arme de service. Mon père était resté en garde à vue durant deux jours, sans avoir ouvert la bouche. Puis, comme par magie, le deuxième matin, il avait disparu de sa cellule...

Je regardai l'homme de travers.

« Pardon ?

– Oui, dit-il, vous avez bien entendu, il a disparu... À croire qu'il a traversé les murs de sa cellule ! Mais je pense que vous en savez bien plus que vous ne voulez nous le faire croire, Monsieur Frassard... »

Outre mon portable, les gendarmes avaient découvert d'autres objets comme ma montre, et même quelques pièces de monnaie qui s'étaient trouvées entre les sièges arrière de la voiture. Des objets bien embarrassants qui n'auraient pas dû se trouver ici à cette époque.

Mais la disparition de mon père me préoccupait. J'avais mal au dos et ces hommes ne m'inspiraient aucune confiance. Ils avaient sûrement tout inventé pour me faire parler...

Aussi décidai-je d'opter finalement pour la seconde solution : me taire.

« Je vois que vous n'êtes pas très bavard, Monsieur Frassard. Mais nous avons tout notre temps... Je peux vous assurer que vous ne sortirez pas d'ici sans que vous nous ayez fourni des réponses...

– Où est votre père, comme vous le dites si bien ?

– Je ne sais pas ! À vous de me le dire !

– Ne jouez pas avec nous !

– Racontez-moi plus en détail ce qui s'est passé, je pourrais peut-être vous aider ? »

Les deux hommes savaient très bien qu'ils devaient m'en dire un peu plus pour que ma langue se délie.

L'homme me fixait sans bouger.

« Ce qui s'est passé ? J'ai ici le rapport du brigadier-chef de la gendarmerie.

Apparemment, votre père, après un interrogatoire assez soutenu, a carrément disparu de sa cellule dans un immense rayon de lumière. Le brigadier mentionne aussi la présence d'une Ombre, une sorte de moine en soutane blanche, qui apparemment vous ressemblait de visage. Étrange, n'est-ce pas ? »

Je ne croyais pas un mot de ce qu'ils me racontaient...

Soudain, la porte de ma chambre s'ouvrit dans un affreux grincement. La tête d'un homme à moitié chauve apparut.

« Ah ! Monsieur Frassard est réveillé ! Comment allez-vous ? »

Il était habillé de blanc et avait un stéthoscope autour du cou. C'était sûrement le médecin qui s'occupait de ma blessure.

« Pardon, Messieurs, mais je vais vous demander de sortir quelques minutes de la chambre », dit-il en

se frayant un chemin parmi les chaises qui lui barraient le passage.

Les deux hommes ne bougeaient pas, les yeux braqués sur moi, ils me regardaient avec insistance, attendant sans doute une réponse de ma part.

Le médecin se racla la gorge et s'adressa de nouveau aux deux hommes :

« Si ces messieurs veulent bien quitter la chambre... »

Les deux hommes se regardèrent, le sourire en coin :

« Nous reviendrons tout à l'heure... »

Puis, d'un même élan, ils se levèrent et quittèrent la pièce. Juste avant de fermer la porte, le plus grand s'immobilisa et me fixa droit dans les yeux, délivrant ainsi le terrible message du début des hostilités. Puis, la porte se referma sur leurs sinistres personnes.

La pièce était de nouveau redevenue calme et paisible, le médecin se pencha sur des documents qui étaient accrochés au bout de mon lit et, relevant la tête, il me sourit.

« Tout va bien, ne vous inquiétez pas, l'opération s'est correctement déroulée.

J'avais mal, mal dans tout mon être. Je sentais la douleur qui me déchirait les reins et sans m'en rendre compte, je fis la grimace.

– Vous avez mal ? me dit-il.

– Oui...

– Ne vous inquiétez pas ? Je vais arranger ça.

– Merci, Docteur.

– De rien, me répondit-il en souriant. »

Tournant la tête doucement sur la gauche, je m'aperçus qu'il y avait là une très grande fenêtre. De ma position, je ne pouvais voir que le ciel. Des nuages fantastiques passaient lentement, formant des formes majestueuses. Je pensais à ma vie d'avant... À ma femme, à mes chers enfants...

Mon père et ma mère s'étaient sûrement attirés de graves ennuis par ma faute. J'avais l'impression de faire un cauchemar, les larmes commençaient à monter. J'avais le cœur serré.

Alors, je me suis dit que cela ne servirait à rien de pleurer et qu'il valait mieux dormir pour pouvoir être plus fort.

Mais une sensation de chaleur remplit mon corps.

Je tournai alors la tête vers la droite et m'aperçus qu'il venait de m'administrer un puissant anesthésiant, je n'avais tout à coup plus mal nulle part, j'étais libéré, je lui souris...

« Que pensez-vous de ma blessure, Docteur ?

– Ne vous inquiétez pas, me dit-il d'un sourire bienveillant, tout va bien, mais je ne vous conseille pas de vous lever, si vous avez le moindre problème, appuyez sur la petite sonnette qui est là près de vous ! »

Son sourire m'apaisait, je me sentais partir. J'ai fermé les yeux.

Je me suis réveillé vers 19 heures, ou plutôt c'est le docteur qui m'a réveillé :

« Bonsoir, comment allez-vous ? Bien mieux, j'espère.

– Dites, Docteur... Combien de temps vais-je rester ici ?

– Hum... me répondit-il dans un sourire, le temps qu'il faudra. »

La soirée s'annonçait interminable. Une nuit mêlée de douleurs, d'ennui et de chagrin. Une infirmière vint me rendre visite vers 22 heures. Pressée, elle oublia de refermer la porte.

À ce moment-là, je pus voir de mon lit la chambre d'à côté. Il était tard et la porte, elle aussi était restée entrouverte. Il y avait là une très belle jeune femme allongée sur son lit. Je ne voyais pas très bien, mais apparemment, elle était elle aussi questionnée par les hommes en complet sombre.

Elle tourna la tête vers moi un bref instant et me sourit. Je lui rendis son sourire, puis la porte se referma brutalement.

Le temps passait, je tournais dans mon lit comme un lion dans sa cage. Puis, pris par je ne sais quel songe, je m'endormis, à moitié engourdi par les anesthésiants.

Vers trois heures du matin, la porte de ma chambre s'ouvrit dans un léger grincement qui résonna en moi comme une alerte. Une jolie tête blonde apparut... C'était elle.

« Bonjour, me dit-elle en chuchotant, je peux entrer ?

Et, sans attendre ma réponse, elle vint vers moi à pas feutrés.

– Excusez-moi, je suis très curieuse, dit-elle en s'asseyant sur le bord de mon lit. Cela fait plusieurs jours que je vous observe et j'avoue que je me pose beaucoup de questions à votre sujet...

Je regardai la porte et lui chuchotai :

– Faites attention, la porte risque de se refermer...

Elle se leva en hâte, et prenant le vieux journal qui traînait sur ma commode, elle alla coincer la porte récalcitrante.

– Voilà, me dit-elle, comme ça, ça devrait aller.

Je lui souris, un peu gêné par sa présence. Puis, étouffant ma timidité, je pris un air grave.

– C’est une longue histoire, si je vous disais, vous ne me croiriez pas...

– Vous ne croyez pas si bien dire ! Moi aussi, j’ai quelques petits soucis, et je crois que l’on a tous sa petite histoire, ici... »

Elle faisait assez jeune, la vingtaine. Elle avait de petits yeux malins et un visage angélique qui laissait néanmoins deviner un caractère bien posé.

Elle parlait, parlait... Elle n’arrêtait pas de parler !

Mais j’avais, moi aussi, des questions à lui poser :

« Qui sont-ils ? lui demandai-je.

– Eux ? Ce sont des militaires. Ils veulent savoir ce que je sais sur les Gardiens du Temps.

– Les Gardiens du Temps ?!

– Oui, les Gardiens du Temps. Ils m’ont dit de venir sur cette planète pour que la prophétie s’accomplisse. »

Je devenais méfiant, cette femme était très bizarre ! Et son délire ressemblait plus à de la schizophrénie qu’à autre chose.

Elle ne parlait que de Gardiens du Temps, de planète et d’androïdes, elle devait sûrement délirer !

Au bout de quelques minutes, je compris très vite que cette femme racontait vraiment n’importe quoi et je lui tendis un piège.

« Alors, dites-moi, avez-vous déjà pris le téléporteur longue distance ? Parce que chez nous, nous l'empruntons souvent pour nous déplacer.

– Bien sûr, nous aussi, et cela fait bien longtemps que les portails existent.

Elle fronça les sourcils.

– Mais pourquoi me posez-vous cette question ? »

Elle était aussi belle que folle et ressemblait à un ange.

Puis elle regarda la pendule accrochée au mur en prenant un air soucieux, d'un bref coup d'œil elle me fit comprendre qu'elle devait regagner sa chambre.

J'acquiesçai.

Telle une ombre, elle s'engouffra dans le couloir en refermant la porte sans un bruit.

J'étais perplexe. Qui était vraiment cette femme ? Et que me voulait-elle ?

Chapitre 5

La fuite

Je me sentais mal et j'avais peur. Après des heures de réflexion, je décidai de m'enfuir. Les hommes en noir ne m'inspiraient aucune confiance.

Alors, sur un coup de tête, je glissai mon polochon et quelques couvertures sous les draps, histoire de simuler ma présence dans le lit et, sans autre vêtement que mon pyjama, j'ouvris la porte de ma chambre.

Personne à l'horizon. Apparemment, j'étais dans une sorte de clinique privée, les couloirs étaient étonnamment vides et je ne savais pas par où aller. D'habitude le fait de me retrouver dans un hôpital ne me dérangeait pas, mais là, j'étais terrifié. Mais là, j'étais terrifié.

Longeant les murs, je me mis à progresser en boitant. J'avais mal, mais je devais fuir.

Arrivé au bout d'un couloir.

Une vive douleur comme un coup de poignard me déchira les reins. « Courage, David, courage ! La sortie est peut-être là ? » Je penchai la tête pour voir où cela m'avait mené.

D'autres couloirs ; décidément je haïssais de plus en plus cet hôpital.

De couloir en couloir, traînant la jambe, je découvris le hall d'entrée. Là, postés devant des portes battantes, deux gardes bloquaient la sortie.

Je devais faire demi-tour et trouver une autre issue. Adossé contre une porte de cagibi, je repris ma respiration.

C'est alors qu'une sirène se mit à retentir. C'était l'alarme, ils venaient de découvrir que je n'étais plus dans mon lit.

Les deux gardes se mirent à courir dans ma direction.

Impossible de faire demi-tour. J'étais bloqué, ma blessure me faisait de plus en plus mal et la sonnerie de l'alarme résonnait dans ma tête. Je devais faire vite.

Maudissant cette clinique, je posai la main sur la poignée de la porte du cagibi et m'y engouffrai.

J'étais dans le noir et, d'une oreille attentive, j'écoutai tout autour de moi si les gardes s'étaient éloignés.

J'avais mal dans les reins et je commençais vraiment à me demander si je ne ferais pas mieux de retourner dans mon lit, bien au chaud, plutôt que de jouer les James Bonds.

Au bout de longues minutes, attendant qu'il n'y ait plus aucun bruit, je me décidai enfin à sortir de ma cachette. Mais, au fond de moi-même, je savais très bien que cette tentative était sûrement vouée à l'échec, car je ne connaissais pas le terrain et tout l'hôpital était à ma recherche. Résigné, j'allais sortir

et regagner ma chambre lorsque je m'aperçus que j'étais dans le placard d'un employé de maintenance.

Il y avait là de quoi me travestir : un costume, une casquette, et même une petite musette en cuir avec quelques outils.

« Allez, courage, un petit effort ! » Je m'habillai très vite et me rendis compte que, par chance, les vêtements de cet employé m'allaient à la perfection.

J'enfonçai soigneusement la casquette jusqu'aux yeux, puis, j'ouvris délicatement la porte.

Personne ? Hélas, si !

Les deux gardes avaient repris leur place devant la porte d'entrée de la clinique.

Ignorant la douleur, je tentai ma chance, et d'un pas décidé je baissai la tête.

Arrivé à leur hauteur, je leur dis simplement sans lever la tête :

« Bonsoir, Messieurs, et bon courage... »

Combien de chances avais-je de passer ?

La porte s'ouvrit et je descendis les marches d'un pas lourd et fatigué.

J'étais libre. Lorsque tout à coup, là à ma gauche, crevant la noirceur de la nuit, toute une ribambelle de voitures démarra en trombe du parking. Il faisait chaud, la nuit était sombre, je devais vite m'éloigner de cet endroit maudit sans demander mon reste...

Chapitre 6

Les Gardiens

J'étais enfin dehors, libre comme l'air.

J'étais épuisé. Ma blessure me faisait de plus en plus mal et je maudissais le gendarme qui m'avait tiré dessus.

Sans trop savoir où j'allais, je pressai le pas, telle une âme en peine. Pestant et maudissant ma bonne étoile.

Puis au détour d'un grand bâtiment, je découvris dans la pénombre un parc mal éclairé.

Des milliers de questions vinrent se bousculer dans ma tête. Qu'allais-je devenir ?

J'étais fatigué, j'avais très mal et les anesthésiants commençaient à ne plus faire effet.

Je n'avais pas d'autre solution que de m'allonger sur le premier banc venu.

C'était la première fois que je dormais sur un banc public.

Qu'allais-je devenir ?

Fuir comme cela toute ma vie ou retourner dans cet hôpital pour tout raconter ?

Non, cela ne me ressemblait pas. Pourtant avec un peu de chance, on me croirait et je pourrais recommencer ma vie...

Je connaissais pratiquement tout sur leur avenir.

Enfin, tout ou presque rien, sûrement parce que l'histoire n'avait jamais été mon fort. Et puis, j'étais peut-être quelqu'un de dangereux, pour eux...

Plus je réfléchissais sur mon avenir, plus il me paraissait sombre. En fait, j'étais si fatigué que je commençais à déprimer. Et puis, qui était cette fille à l'hôpital ? Elle devait avoir son lot de secrets, elle aussi, pour que le gouvernement l'interroge de cette façon.

Cherchant une étoile dans le ciel comme une réponse à mes questions, je finis par m'endormir, le dos massacré, sur ce banc public...

Le lendemain matin, au premier rayon du soleil, lorsque j'ouvris les yeux, la première chose que je vis fut un petit garçon.

Il se tenait là, devant moi, me regardant avec de grands yeux bleus.

J'avais mal dormi et je me demandais si je ne ferais pas mieux de retourner voir mon père. Lorsque le petit garçon ouvrit la bouche :

« Je vous connais, Monsieur Frassard, vous venez du futur et vous allez avoir de graves ennuis dans quelques minutes.

Perplexe, je regardai le petit garçon, les yeux encore pleins de sommeil.

– Je sais que cela vous étonne, Monsieur Frassard, mais je vous dis la vérité ! »

L'enfant se retourna et me montra une voiture garée là, à quelques mètres de nous.